Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 5 (1872)

Artikel: Le monothéisme sémitique

Autor: Muller, M. / Renan, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379130

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MONOTHÉISME SÉMITIQUE

PAR

E. RENAN [1].

L'ouvrage de M. Renan, sur les langues sémitiques, renferme plus que le titre n'indique ; car il contient aussi une revue de l'histoire des peuples qui parlent ces langues, et si l'on réfléchit que l'histoire du monde civilisé, à l'exception de quelques invasions des tribus touraniennes, repose sur deux races, la race sémitique et la race arienne, on comprendra que le livre de notre auteur se trouve renfermer la moitié de l'histoire du monde ancien. Nous ne possédons encore que le premier volume de cet important ouvrage ; avant d'achever le second, l'auteur a dû publier une seconde édition du premier, laquelle a paru en 1858 avec des changements et des additions considérables.

Avant d'aborder l'histoire des diverses branches de la race sémitique, il est nécessaire d'en donner une caractéristique générale, afin de faire comprendre comment des nations aussi diverses que les Juifs, les Babyloniens, les Phéniciens, les Carthaginois et les Arabes, se rattachent à la même famille. Le lien le plus important qui les unit se trouve sans doute dans leur langue. Tout comme le français, l'espagnol et l'italien, dérivent du latin, le latin, le grec, l'allemand, le celtique, le slave et le sanscrit, de l'idiome primitif des ancêtres de la race arienne, ainsi tous les dialectes des nations sémitiques décou-

[1] Extraits et traduction d'un morceau de l'ouvrage de M. Max Muller.

lent d'une seule et même langue primordiale. Mais la langue n'est pas à elle seule une démonstration suffisante pour prouver que ces nations forment une même race; M. Renan en a cherché une autre dans un tableau des traits caractérisques de ces peuples.

Leur caractère, dit-il, est plutôt religieux que politique, et le ressort de leur religion est l'idée de l'unité de Dieu, etc. Leur phraséologie religieuse est simple, pure de tout élément mythologique; leurs sentiments religieux sont profonds, exclusifs, intolérants et pénétrés d'une ardeur enthousiaste qui se manifeste par des visions prophétiques à l'opposé des nations ariennes; toute originalité scientifique et philosophique leur manque. Leur poésie est essentiellement subjective ou lyrique, et aucun de leurs poètes n'a produit d'œuvre remarquable dans le domaine de l'épopée ou du drame. Dans la peinture et dans les arts plastiques, ils n'ont pas dépassé la phase de la décoration ; leur vie politique est partriarchale et despotique, et leur manque de talents organisateurs les a empêchés d'obtenir quelques succès militaires. Le trait dominant de leur caractère est plutôt négatif. C'est une incapacité à concevoir le général et l'abstrait dans les idées, la langue, la religion, la poésie ou la politique; d'un autre côté, c'est un penchant puissant pour tout ce qui est individuel et personnel. Voilà ce qui les a rendus monothéistes en religion, lyriques en poésie, monarchiques en politique, abruptes dans leur style et incapables de toute spéculation philosophique.

Un seul coup d'œil sur cette esquisse hardie et rapide suffit pour nous montrer combien de points douteux et contestables elle contient.

Nous bornerons nos remarques sur un seul point qui est pour nous, et, à ce qu'il semble, pour M. Renan lui-même, le plus important: le prétendu penchant au monothéisme. Notre auteur affirme que c'est là un instinct, qu'il forme la règle et non pas l'exception, et semble insinuer que, sans la race sémitique, l'humanité ne serait jamais arrivée à la connaissance d'un Dieu unique.

Il y a cinquante ans, cette assertion aurait rencontré peu ou

point de contradiction ; alors le mot sémitique avait un sens plus restreint et ne désignait guère que les Juifs et les Arabes. On pouvait alors assurer, avec quelques modifications, que ces nations avaient été choisies par la Providence pour répandre la connaissance d'un seul Dieu.

Trois religions ont été fondées par les membres de cette famille sémitique restreinte, les religions juive, chrétienne et mahométane ; et toutes les trois annoncent de la manière la plus accentuée, la doctrine qu'il n'y a *qu'un seul Dieu*. Mais depuis ces dernières années, les limites de la famille sémitique ont été considérablement reculées, de sorte qu'elle comprend actuellement des nations qui sont décriées pour leur idolâtrie ; en outre, l'histoire des Juifs et des Arabes a été soumise à des recherches plus profondes qui prouvent que, chez eux aussi, on rencontre des traces d'un penchant au polythéisme.

M. Renan partage la famille sémitique en deux grands rameaux, qui tout en s'écartant, dans leur forme de la foi monothéiste, sont pénétrés dès le commencement d'une foi instinctive en un seul Dieu.

1° Le rameau nomade, composé des Arabes, des Hébreux et des tribus qui habitaient la Palestine.

2° Le rameau politique, renfermant les nations qui occupaient la Phénicie, la Mésopotamie, et l'Yémen.

Peut-on prétendre que ces peuples qui adoraient Elohim, Jéhovah, Sabaoth, Moloch, Nisroch, Rimmon, Nébo, Dagon, Astharoth, Baal ou Bel, Baal-Péor, Baal-Zébub, Chémosch, Milcom, Adrammelech, Annamelech, Nibhaz et Tartak, Ashima, Nergal, Succoth-Benoth, le soleil, la lune, les planètes et les étoiles, possédassent en eux un instinct monothéiste ? M. Renan concède, il est vrai, que le monothéisme trouva essentiellement son appui dans le rameau nomade, mais il prétend aussi qu'il n'était pas étranger au rameau politique comme on l'admet ordinairement. Mais où trouver des critères par lesquels on puisse distinguer les religions des races sémitiques, de celles des races touraniennes et ariennes, tout comme on distingue leurs langues ? Nous reconnaissons un dialecte sémitique au caractère trilittéral des racines. Pouvons-nous recon-

naître dans les formes religieuses des Sémites les mêmes éléments fondamentaux? M. Renan est de cet avis. Il croit entendre au milieu des cris sauvages des prêtres de Baal et d'autres idoles sémitiques, résonner le ton fondamental d'un pur monothéisme, dont il nie l'existence chez les nations ariennes, grecque ou romaine, germaine ou celte, indoue ou persane. Une telle assertion devait rencontrer de nombreux contradicteurs, et les objections de ses collègues à l'Institut de France paraissent avoir été si puissantes, que M. Renan s'est vu forcé de publier sous forme de brochure une partie du second volume. Dans ses *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques,* il s'efforce de réfuter les arguments qui lui avaient été opposés.

Pour lui, le monothéisme des descendants de Sem n'est pas seulement une thèse scientifique, elle est une conviction morale. Pour être juste, nous devons tenir compte des modifications même les plus légères qu'il a faites à sa théorie dans son dernier essai. Dans son premier ouvrage il avait dit: Le monothéisme résume et explique tous les caractères de la race sémitique. Dans le dernier il est plus prudent; en avocat habile il fait plusieurs concessions, afin d'obtenir plus facilement une adhésion à sa thèse principale. Avec une grande franchise il nous rend attentifs aux points faibles de son argumentation; mais il n'en revient qu'avec plus de force à son premier point de vue, savoir que dans toute l'humanité il n'y a que la race sémitique qui soit douée de l'instinct monothéiste. Cependant comme il est impossible de nier que les nations sémitiques, malgré cet instinct, nous présentent les formes les plus dégradées de l'idolâtrie, et que les Juifs eux-mêmes attiraient souvent sur eux la colère du Seigneur en brûlant de l'encens aux dieux étrangers, M. Renan remarque que, par le mot de nation, il n'entend que l'aristocratie intellectuelle d'un peuple. Il rappelle la manière dont les historiens déterminent le caractère général des nations modernes. Les Français, dit-il, sont appelés une nation spirituelle, et cependant personne ne prétendra que tout Français soit spirituel et qu'un Français seul puisse l'être.

Nous accorderons volontiers à M. Renan que, quand il est

question d'esprit, nous ne pensons qu'à la minorité cultivée et non à la grande masse de la nation, mais la chose est bien différente quand on parle de religion. Lorsque nous disons que les Français croient à un Dieu, qu'ils sont chrétiens, nous ne parlons pas de l'aristocratie intellectuelle, mais de tous les êtres humains nés et élevés en France; même en disant que les Français sont catholiques, nous entendons par là que la grande majorité appartient à cette église. Voudrions-nous, parce que quelques écrivains français distingués ont témoigné avec affectation leur mépris pour tout dogme religieux, assurer que les Français sont une nation sans religion ? On nous reprocherait avec raison de faire un abus du droit de généralisation. Qu'Abraham, Moïse, Elie et Jérémie, aient cru fermement en un Dieu, ce n'est pas là une preuve de l'instinct monothéiste de la nation juive; et si nous réfléchissons que nous chercherions en vain quatre noms pareils dans les autres peuplades sémitiques, nous sommes obligés d'avouer que tout autre que M. Renan regarderait la cause comme perdue.

Nous ne croyons guère qu'il fût satisfait, si nous lui accordions que quelques hommes distingués parmi les Juifs croyaient à un seul Dieu et que, chez les autres nations sémitiques, cette conception comme article de foi n'était pas tout à fait absente. Or il a à peine prouvé plus que cela. Avec une grande dépense d'esprit et d'érudition, il recherche toutes les traces qui, dans les annales de l'histoire sémitique, manifestent l'existence du monothéisme; mais il ne s'est donné aucune peine pour découvrir les marques du polythéisme qui se trouvent tout à côté. En prenant le rôle d'avocat, il a renoncé à celui d'historien. S'il avait recherché les traces du polythéisme avec le même zèle que celles du monothéisme, il aurait tracé un tableau des Sémites peut-être moins frappant, mais plus rapproché de la vérité. Nous admettons sans réserve les faits qu'il avance, mais nous repoussons ses conclusions, parce qu'elles sont en contradiction avec d'autres faits, qu'il met moins en saillie ou qu'il passe complètement sous silence. Au milieu de son argumentation partiale, l'on entend résonner un faux ton, qui trahit un manque d'harmonie dans les prémisses sur lesquelles il

s'appuie. En partant du fait que la race juive fut la première des nations qui arriva à la connaissance d'un seul Dieu, il fait la déduction suivante. Si son monothéisme avait été le résultat d'un travail intellectuel persévérant, ç'aurait été une découverte semblable aux découvertes philosophiques et scientifiques des Grecs, et alors le peuple Juif aurait été supérieur à tous les autres en intelligence et en esprit spéculatif, mais cela n'est pas le cas. M. Renan le déclare expressément :

« A part la supériorité de son culte, le peuple Juif n'en a aucune autre ; c'est un des peuples les moins doués pour la science et la philosophie parmi les nations de l'antiquité ; il n'a une grande position ni politique ni militaire. Ses institutions sont purement conservatrices ; les prophètes qui représentent excellemment son génie sont des hommes essentiellement réactionnaires, se reportant toujours vers un idéal antérieur. Comment expliquer au sein d'une société aussi étroite et aussi peu développée, une révolution d'idées qu'Athènes et Alexandrie n'ont pas réussi à accomplir ? »

M. Renan déclare ensuite que le monothéisme des Juifs et des autres nations sémitiques n'est pas le résultat d'une culture intellectuelle plus élevée, mais au contraire d'une culture inférieure.

« Il s'en faut que le monothéisme soit le produit d'une race qui a des idées exaltées en fait de religion ; c'est, en réalité, le fruit d'une race qui a peu de besoins religieux. C'est comme minimum de religion, en fait de dogmes et en fait de pratiques extérieures, que le monothéisme est surtout accommodé aux besoins des populations nomades. »

Mais même ce minimum de sentiment religieux qui, d'après M. Renan, est nécessaire pour arriver à l'idée de l'unité de Dieu, il le refuse aux Sémites, et il arrive enfin à considérer leur monothéisme comme le résultat d'un instinct religieux analogue à celui par lequel chaque nation se construit elle-même sa propre langue.

Ici la clarté qui distingue les ouvrages de M. Renan nous fait défaut. Il est toujours dangereux de transporter les expressions d'une science dans une autre. Le mot instinct trouve un juste

emploi dans l'histoire naturelle. Là il désigne les actions inconscientes de créatures inconscientes; nous disons « l'oiseau bâtit son nid par instinct, le poisson nage par instinct, le chat prend les souris par instinct, » et quoique aucun naturaliste ne puisse expliquer ce qu'est l'instinct, c'est cependant l'expression généralement admise pour désigner cette force inconnue qui agit dans le monde animal. Si nous transportons cette expression aux actions inconscientes de créatures conscientes, nous en changeons naturellement le sens. Nous pouvons, il est vrai, parler du mouvement instinctif du bras, mais nous désignons alors par là un mouvement qui est devenu tellement habituel, qu'aucun acte particulier de la volonté n'est plus nécessaire pour le produire. Mais si nous appliquons ce même terme aux actions conscientes d'êtres qui ont la conscience d'eux-mêmes, nous étendons l'idée du mot au delà de ses limites naturelles. Nous employons cette expression pour en éviter d'autres par lesquelles nous reconnaîtrions ou l'existence d'idées innées, ou celle d'une vérité révélée. Nous faisons usage d'un mot pour échapper à une définition. Il peut paraître plus scientifique de parler d'un instinct monothéiste à la place d'une idée innée ou d'une vérité révélée par un Dieu vivant. Mais le mot instinct est-il moins mystérieux que celui de révélation? Peut-il exister un instinct sans qu'il ait été inspiré? et quelle est la main qui a implanté dans l'esprit sémitique la foi en un seul Dieu? La même main aurait-elle mis dans l'esprit arien la croyance en plusieurs dieux? L'instinct monothéiste de la race sémitique, s'il est réellement un instinct, aurait-il été si fréquemment obscurci par l'instinct polythéiste de la race arienne, ou l'instinct polythéiste de la race arienne aurait-il été si complétement anéanti que les Juifs pussent aller prier sur les hauteurs autour de Jérusalem, et que les Grecs et les Romains fussent devenus de zélés chrétiens? Les poissons ne volent jamais et les chats ne prennent jamais de grenouilles. Telles sont les questions difficiles dans lesquelles nous nous trouvons embarrassés quand nous employons des mots plutôt d'après leur son que d'après leur sens. Nous jouons d'abord avec les mots, puis les mots se jouent de nous.

Il y a plusieurs espèces de monothéisme très différentes les unes des autres ; il est par conséquent nécessaire de rechercher exactement leur signification et leur origine.

Il existe un monothéisme que l'on désignerait mieux par théisme ou hénothéisme, et qui est inné dans tout cœur humain. Ce qui distingue l'homme de toutes les autres créatures et ce qui l'élève non-seulement au-dessus de l'animal, mais aussi au-dessus d'une existence purement naturelle, c'est un profond sentiment filial, tout à fait inséparable de sa nature. Ce sentiment peut se manifester de la manière la plus diverse, mais toujours il est pénétré d'une conviction profonde. C'est *Lui* qui nous a créés et non pas nous-mêmes, c'est Lui qui nous fait revivre et nous soutient. Chez mainte nation, ce sentiment s'exprime par la crainte et par l'angoisse, et des générations entières ont été conduites ainsi à l'adoration de Satan ; ailleurs il a poussé quelques peuples à une familiarité coupable avec le Créateur, à l'apothéose de l'homme et à la confusion de l'humain avec le divin. Ce sentiment peut, comme chez les Juifs, trouver son expression dans ces simples paroles : « Adam était le fils de Dieu ; » ou bien il peut s'envelopper de phrases mythologiques comme chez l'Hindou, qui déclare que Manou (l'homme) est le descendant de Svayambhu (celui qui existe par lui-même). D'une façon ou de l'autre, le sentiment de la dépendance d'une puissance supérieure se fait jour, et par là s'expliquent les paroles de l'apôtre Paul. Dieu, dans les temps passés, a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies, quoiqu'il n'ait point cessé de donner des témoignages de ce qu'il est, en nous faisant du bien, en nous envoyant les pluies du ciel et les saisons fertiles, en nous donnant la nourriture avec abondance et en remplissant nos cœurs de joie. Act. XIV, 16, 17.

Cette intuition primitive de Dieu et le sentiment de la dépendance d'une puissance supérieure, ne peuvent être que le résultat d'une révélation primitive dans le sens le plus réel de ce mot. L'homme, qui est redevable de son existence à Dieu et dont tout l'être repose en Dieu, a le sentiment de Dieu comme de la seule source de sa propre existence et de celle de toutes les autres créatures. Dans la création, Dieu s'est révélé à nous ;

dans ses œuvres, il s'est manifesté avec toute sa majesté et sa puissance aux regards de l'homme, auquel il a donné des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Cette connaissance primitive n'est ni monothéiste ni polythéiste ; mais elle peut devenir l'un ou l'autre suivant l'expression que l'homme lui donne au moyen de la langue ; elle peut devenir le sujet ou l'attribut de la religion, et sans elle aucune religion vraie ou fausse, révélée ou naturelle, n'aurait jamais pu prendre naissance. Ceux qui voient dans le polythéisme le développement le plus naturel du sentiment religieux oublient qu'un théisme plus ou moins conscient a dû le précéder. Dans aucune langue le pluriel ne précède le singulier, et jamais l'esprit humain n'aurait conçu l'idée des dieux s'il n'avait eu auparavant celle de Dieu. Par contre il serait tout aussi erroné d'admettre que, parce que l'idée de Dieu devait exister avant celle des dieux, la foi en un Dieu ait précédé la foi en plusieurs dieux. La croyance en un Dieu unique implique une négation déterminée de plusieurs dieux, et cette négation n'est possible qu'après la conception, réelle ou imaginaire, de plusieurs dieux.

L'intuition primitive de la divinité n'est ni monothéiste, ni polythéiste, et trouve son expression la plus naturelle dans ce simple et important dogme : Dieu est Dieu. Telle doit avoir été la croyance des premiers hommes avant qu'ils se fussent séparés en race et que la confusion se fût établie dans leurs langues. Il semblerait même que l'unité de Dieu, si elle n'était pas exprimée dans cette foi d'une manière déterminée, était cependant déjà indiquée et comme cachée dans cette première révélation divine. L'histoire prouve toutefois que, dans cette foi primitive, la question de l'unité était encore indéterminée et que l'idée de Dieu n'était pas à l'abri des illusions poétiques.

Il y a deux espèces d'unité qu'il faut distinguer avec soin et qui, pour l'usage pratique, sont marquées par l'article indéfini ou l'article défini. Il y a une unité qui n'exclut pas la pluralité et une autre qui l'écarte complétement. Louis XIV a été un roi de France et Louis XIV a été le roi de la France, ne signifient pas la même chose ; la première phrase admet, sans l'exprimer positivement, l'existence d'autres rois, la seconde au contraire les nie.

Si cette intuition primitive de la divinité, qui a été la racine de toutes les religions postérieures, s'était exprimée par des mots, elle aurait dit simplement : il y a un Dieu, et non pas : il y a un seul Dieu. Cette dernière croyance est avec raison désignée par le mot de monothéisme, tandis que celui d'hénothéisme désigne mieux la première. Nous ne devons pas oublier que nous parlons d'une période de l'humanité dans laquelle la pensée commençait seulement à s'éveiller et où l'on faisait les premiers efforts pour exprimer les idées les plus simples dans une langue excessivement simple, matérielle et grossière. Aucun mot n'avait encore été assez usé par un emploi fréquent pour désigner convenablement l'idée abstraite d'un être incorporel et surnaturel ; on ne manquait pas d'expressions pour : aller, appeler, couper, brûler, pour chien et vache, maison et muraille, soleil et lune, jour et nuit. Chaque objet était désigné par la propriété caractéristique qui frappait le plus les yeux ; mais quelle propriété pouvait-on attribuer à un être dont l'homme ne savait autre chose, sinon qu'il existe ?

L'esprit humain n'avait pas encore saisi l'idée d'un être sans celle de ses attributs ou de ses actes. Comment désigner celui qui manifeste son existence par tout ce qui fait le plus d'impression sur l'esprit, mais que l'on connaissait comme l'on devîne la source souterraine à l'eau qu'elle fait jaillir avec abondance ? Quand un père voyait les siens frappés par la tempête dans la forêt où il avait cherché un abri, l'angoisse et le besoin de secours devaient remplir sa poitrine et des cris de supplication s'élancer vers Celui seul qui commande à la tempête ; mais comment le nommer ? l'ouragan, l'éclair avaient des noms ; mais on ne pouvait les appliquer à celui qui réside au-dessus des cieux d'âge en âge. A l'époque où l'on tenta pour la première fois de nommer Dieu, la séparation des langues n'avait pas encore commencé. Nons n'examinerons pas ici les causes qui l'ont amenée ; la science a prouvé que c'était un phénomène inévitable. Les ancêtres des nations sémitiques et ariennes ne pouvaient déjà plus se comprendre pour les choses les plus simples, quand elles cherchèrent chacune à sa manière à désigner la divinité. Dans les langues sémitiques

la signification attributive des racines se conserva dans la formation des mots ; dans les langues ariennes, au contraire, l'élément dérivatif l'emporta, et la plupart des substantifs cessèrent d'être appellatifs pour devenir simples noms ou noms propres. Ce caractère eut la plus grande influence sur la terminologie religieuse; quand le Sémite invoquait Dieu, il employait des adjectifs ou des mots qui conservaient le sens attributif et qui exprimaient les qualités abstraites de la divinité. L'Arien avait plus de liberté, il employait des mots auxquels insensiblement il attribuait l'acte de la divinité; ainsi pour exprimer le tonnerre, il disait: il tonne. Dans cette phrase l'idée d'un Dieu est plus sous-entendue qu'elle n'est exprimée. Plus tard l'expression se modifia. Le tonnerre venait du ciel ; or le ciel était souvent nommé Dyaüs (le serein), en grec Zeus ; et quoique le tonnerre ne vînt pas du ciel serein, mais du ciel nuageux, cependant le mot Dyaüs avait tellement perdu sa signification attributive qu'il était devenu un simple nom traditionnel, et que rien n'empêchait l'Arien de dire : Dyaüs ou le ciel tonne. Nous pouvons ici observer l'influence presque irrésistible que la langue exerce sur l'esprit. Le mot Dyaüs, qui d'abord signifiait serein, avait perdu sa signification fondamentale et désignait simplement le ciel, et le ciel devenait ainsi une divinité.

Beaucoup d'autres noms se formèrent de la même manière. Quand l'homme reconnaissait la présence de Dieu dans le tremblement de terre ou dans le feu, il disait : Il ébranle la terre, il brûle. Plus tard il dit aussi: le feu souterrain, Vulcain, soulève la terre ; le feu, Agni, brûle. Aussi longtemps qu'on se souvint que ces noms n'étaient que des attributs d'une puissance divine, il n'y avait point de polythéisme, quoique chaque nom nouveau rendît plus obscure la vue de Dieu. Ces noms n'étaient d'abord que des images, des tentatives pour exprimer une idée ; mais l'image devint bientôt une idole, le *nomen* un *numen*, dès que l'on perdit de vue leur signification primitive. Si les Grecs n'avaient jamais oublié que Zeus n'était que le nom ou le symbole de la divinité, ils auraient pu nommer Dieu de ce nom, aussi bien que de tout autre. En quoi donc diffèrent

les désignations ariennes et sémitiques de la divinité ? Pourquoi prétendre que la prière que l'Arien adresse à l'Etre suprême devient un blasphème, tandis que les nations sémitiques dès le commencement invoquent Dieu sous son vrai nom ? Si nous considérons les langues, nous verrons que dans les dialectes sémitiques, il était impossible qu'il se formât des noms tels que les expressions sanscrites Dyaüs (Zeus), Varuna (Uranos), Marut (orage, Mars) ou Ushas (Eos). Ils avaient sans doute des noms pour désigner le ciel serein, la voûte du ciel et l'aurore du matin, mais ces noms conservaient tellement leur caractère appellatif, qu'ils ne purent jamais devenir des noms de divinités. M. Renan a développé cette particularité avec beaucoup de pénétration; mais nous sommes en désaccord avec lui, quand il attribue à un instinct théologique particulier la différence entre la phraséologie mythologique de la race arienne et la phraséologie théologique de la race sémitique. Nous ne comprenons pas comment l'admission d'un tel instinct, c'est-à-dire d'une force inconnue, peut expliquer, en quoi que ce soit, ce remarquable phénomène intellectuel. La langue des anciens Ariens de l'Inde avait donné divers noms aux phénomènes célestes, et lorsque chacun de ces noms cessa d'être intelligible, semblable au grain de semence qui meurt dans la terre, il forma le germe d'où sortirent une abondance de mythes et de légendes. Pourquoi ne voyons-nous rien de pareil chez les peuples sémitiques ? par la simple raison que les mots de leurs langues ne perdirent jamais leur caractère appellatif, ce qui empêcha le développement mythologique de la phrase.

Les descendants de Sem ne pouvant pas former de substantifs semblables à Dyaüs, Varuna ou Indra, choisirent les attributs qui, dans les langues ariennes, suivent le nom du Dieu, et nommèrent celui-ci l'Excellent, le plus Grand, le Souverain, le Roi. Si nous examinons ces termes de près, nous verrons que ce sont tous des adjectifs qui désignent des qualités spirituelles, comme El, fort, Bel ou Baal, souverain, Bel-samin, maître du ciel, Moloch, roi, Elioun, le plus élevé, Ram ou Rimmon, le sublime, etc.

Mais ces noms prouvent-ils que le peuple qui les a inventés

avait une idée claire et précise de l'unité de Dieu? Les Ariens n'employaient-ils pas les mêmes superlatifs quand l'esprit humain sentait sa faiblesse en présence de la divinité? En sanscrit, Brahma désignait primitivement la même chose que El, savoir la force. Il résista longtemps à toute transformation mythologique, mais à la fin il dut céder, et devint le nom d'un Dieu. Brahma, comme El et tout autre nom de Dieu, fut, pour celui qui l'inventa, la meilleure désignation pour rendre l'impression que l'image du Créateur faisait sur l'esprit de l'homme. Mais aucun de ces noms ne porte en lui-même la preuve que celui qui l'avait formé avait une idée claire de l'unité de Dieu et était par là à l'abri de tomber dans le polythéisme. Tout comme Dyaüs, Indra et Brahma, Baal, El et Moloch étaient des noms de Dieu, mais non pas les noms d'un seul Dieu.

Nous n'avons qu'à suivre leur histoire pour voir que malgré leur signification superlative, ces noms ne présentaient pas une meilleure protection contre le polythéisme que l'expression latine *optimus*, *maximus*.Il n'y a pas une tribu sémitique qui n'ait, à certaines époques, oublié la signification des noms donnés à la divinité. Si les Juifs s'étaient toujours souvenus du sens de El, le Tout Puissant, ils n'auraient pas pu adorer Baal, le seigneur, comme une divinité différente.

Chez les nations sémitiques aussi bien que chez les ariennes, nous voyons les peuples admettre les dieux de leurs voisins. S'il y avait eu vraiment en elles un instinct monothéiste, leur histoire serait incompréhensible pour nous, car rien n'est plus difficile que de vaincre un instinct. Les Juifs mêmes tombèrent maintes et maintes fois dans le polythéisme. Mais, au contraire, si nous admettons que Dieu s'est révélé dès le commencement aux ancêtres du genre humain, et si nous considérons toutes les difficultés qu'ils eurent à vaincre pour former un nom propre à désigner Dieu, leur histoire religieuse devient compréhensible. Si nous remarquons en outre que les éléments radicaux et significatifs, dans les langues ariennes, s'effacèrent de bonne heure, tandis qu'elles persistèrent dans les langues sémitiques, nous comprendrons facilement combien il devait être difficile aux Sémites de former un nom universel pour la Divi-

nité, un nom qui n'en donnât pas une idée partielle et incomplète, et nous reconnaîtrons le danger auquel les exposait leur langue par ce grand nombre de noms. Quant aux nations ariennes, la mythologie exerça partout son charme sur elles, et le retour à l'intuition primitive d'un seul Dieu, ainsi que la négation de tous les autres dieux, leur présenta bien plus de difficultés qu'aux Sémites. Ceux-ci n'eurent jamais besoin de résister aux attraits de la mythologie; les noms avec lesquels ils invoquaient la divinité ne les induisaient pas en erreur par un double sens.

Toutefois ces noms, quoique primitivement attributifs, devinrent, avec le temps, subjectifs, et les noms d'un seul être devinrent les noms de plusieurs êtres. De là naquit un danger qui semblait devoir fermer pour toujours à la race sémitique le retour à l'idée et à l'adoration d'un seul Dieu.

Ce danger n'est nulle part plus apparent que dans l'histoire juive. Les Juifs, dès le commencement, avaient conservé l'idée de Dieu, et les noms qu'ils lui donnaient ne désignaient que des qualités que l'on pouvait avec raison lui attribuer. Ils adoraient un Dieu unique, et toutes les fois qu'ils tombaient dans l'idolâtrie, ils avaient le sentiment de s'être séparés de Dieu. Mais de quelque nom qu'ils l'invoquassent, il demeurait cependant leur Dieu, et son existence n'excluait pas celle d'autres divinités. Nous savons que les ancêtres d'Abraham et de Nachor, et même que leur père Tareh servaient d'autres dieux. (Josué XXIV, 2.) Au temps de Josué, ces dieux n'étaient pas encore oubliés, et au lieu de nier leur existence, Josué exhorte simplement le peuple à abandonner les dieux que leurs pères avaient servis au delà du fleuve et en Egypte, et à adorer le Seigneur. « Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux que vos pères qui étaient au delà du fleuve ont servis, ou les dieux des Amorrhéens, au pays desquels vous habitez; mais pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel. »

Un tel discours, où le peuple est sommé de choisir entre différents dieux, n'aurait pas de sens s'il était adressé à une nation comprenant l'unité de Dieu. Les idoles mêmes n'étaient pas étrangères à la famille de Jacob, car si nous ne savons pas

quelle était la forme des Téraphim que Rachel enleva à la maison de son père, nous savons cependant que Laban les appelle ses dieux. (Gen. XXXI, 19 et 30.) Ce qui est encore plus caractéristique, c'est la forme indécise dont se servent quelques-uns des plus anciens patriarches en parlant de Dieu. Lorsque Jacob s'enfuit à Padan-Aran, et qu'il se réveille après sa vision de Béthel, il ne confesse pas sa foi en un Dieu, mais il négocie et dit : « Si Dieu est avec moi et s'Il me garde dans le voyage que je fais, s'Il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, et si je retourne en paix à la maison de mon père, certainement l'Eternel me sera Dieu, et cette pierre que j'ai dressée comme un monument sera la maison de Dieu, et je te donnerai entièrement la dîme de tout ce que tu m'auras donné » (Gen. XXVIII, 20, 22). Un tel langage n'indique pas seulement un manque momentané de confiance en Dieu, mais il montre que l'idée de Dieu n'avait pas encore acquis cette extension qui caractérise le monothéisme ou la foi en un seul Dieu. Celui qui a vu son Dieu face à face ne peut plus douter quel est son Dieu. Dieu est son Dieu quoi qu'il arrive. Jacob ne reconnut ceci que lorsqu'il eut combattu avec l'Eternel, et qu'il se fut remis dans ses mains parce que personne d'autre ne le pouvait sauver. Dans cette lutte, Jacob demande à Dieu son vrai nom, et il apprend de Dieu lui-même que son nom est un mystère. Dès ce moment, son Dieu ne peut plus être un dieu d'entre les dieux, sa foi n'est plus celle de Jethro (Ex. XVIII, 11), beau-père de Moïse, qui, lorsqu'il eut appris tout ce que Dieu avait fait à son gendre, confessa que Jéhovah était plus grand que tous les dieux. Cette dernière manière de croire n'est pas encore la foi en un seul Dieu ; elle n'est guère meilleure que la foi de ceux qui hésitent entre Jéhova et Baal, et qui seulement lorsqu'ils ont vu ce que le Seigneur a fait pour Elie, se prosternent et disent : « le Seigneur est Dieu. »

Et cependant, cette foi limitée à Jéhova comme Dieu des Juifs, comme un Dieu qui est au-dessus des autres dieux, nous la retrouvons constamment dans l'histoire des Juifs. L'idée de plusieurs dieux existe, et partout où on la rencontre, où le pluriel de Dieu est employé dans sa vraie signification, il y a

aussi polythéisme. Nous ne comprenons pas ce que veut dire M. Renan dans cette phrase : « Jéhova n'est pas le plus grand entre plusieurs dieux, c'est le Dieu unique. » Cela peut avoir été le cas pour Abraham, et pour Jacob après qu'il fût devenu Israël ; c'était le cas pour Moïse, Elie et Jérémie. Mais que signifie le premier commandement : « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face? » Ce commandement pouvait-il être donné à une nation pour laquelle le pluriel de Dieu n'avait point de sens ? On peut répondre que le pluriel de Dieu était aussi opposé aux sentiments des Juifs qu'il l'est aux nôtres, qu'il répugnait à leur foi si ce n'est à leur raison. Mais comment leur langue souffrait-elle le pluriel d'un mot qui exclut aussi bien la pluralité que l'idée de cercle celle de plusieurs centres ?

Nous arrivons ainsi à un point de vue tout différent de celui de M. Renan. Nous ne pouvons rien découvrir qui nous autorise à admettre que la race sémitique soit douée d'un instinct monothéiste manquant à la race arienne. L'intuition primitive de Dieu est commune à l'une et à l'autre ; toutes les deux ont été exposées dans la formation des noms de la divinité à de grands dangers ; toutes les deux sont tombées dans le polythéisme. La phraséologie mythologique est particulière à la race arienne, la croyance à un Dieu national, à la race sémitique : un Dieu que son peuple a choisi aussi bien que celui-ci a élu son peuple.

M. Renan peut nous répondre que nous éludons son problème et que nous n'avons pas résolu les difficultés qui l'ont poussé à adopter un instinct monothéiste. Il nous demande comment il se fait que les trois principales religions du monde dont l'unité de Dieu est le ton fondamental, soient d'origine sémitique, et pourquoi les nations ariennes, toutes les fois qu'elles ont adopté la croyance à un Dieu unique, ont dû l'adorer sous des noms dérivés des langues de ces peuples.

Mais considérons de près les faits avant de nous lancer dans les théories. Le mahométisme est certainement une religion sémitique, et son caractère le plus intime est le monothéisme. Mahomet a-t-il donc inventé un nouveau nom pour Dieu? Nullement. Son but était de détruire l'idolâtrie des tribus

arabes, de chasser les anges, les djins, les fils et les filles que l'on attribuait à Allah et de rétablir la foi d'Abraham en un seul Dieu.

Et qu'en est-il du christianisme? Christ est-il venu dans le monde pour prêcher un nouveau Dieu? Lui ou ses disciples ont-ils inventé un nouveau nom pour Dieu? Non. Christ n'est pas venu pour abolir, mais pour accomplir, et le Dieu qu'il prêchait était le Dieu d'Abraham.

Et qui est le Dieu de Jérémie, d'Elie et de Moïse? la réponse est encore: le Dieu d'Abraham.

Au lieu donc d'admettre un instinct monothéiste, nous devons faire remonter la foi en un Dieu vivant à un seul homme en qui devait être bénie toutes les nations de la terre. (Gen. XII, 3; Act. III, 25; Gal. III, 8.)

Si, dès notre plus tendre jeunesse, nous avons dirigé nos regards avec amour et respect sur Abraham, l'ami de Dieu, si nous avons puisé nos premières idées d'un vie pleine de la crainte du Seigneur, chez cet homme qui quitta le pays de ses pères pour venir comme un étranger habiter dans le lieu où Dieu l'appelait, qui obéissait toujours à la voix de Dieu, soit que cette voix lui promît un fils dans son vieil âge soit qu'elle lui en ordonnât le sacrifice, cette personnalité vénérable devient encore plus majestueuse à nos yeux, quand nous apprenons à voir en elle la source vivante de la foi qui doit unir tous les peuples, et le germe de cette bénédiction céleste, qui, au moyen du fondateur de la véritable religion, se répandra sur tous les gentils.

Et si l'on nous demande comment Abraham, seul et unique, eut cette première intuition qui a révélé Dieu à toute l'humanité, et comment il arriva à la connaissance du Dieu unique en abjurant tous les autres dieux, nous n'avons qu'une réponse: par une révélation personnelle, divine. Nous ne nous perdons pas en phrases théologiques, mais nous prenons chaque mot dans son véritable sens. Le Père de la vérité choisit ses prophètes et leur parle d'une voix qui est plus forte que celle du tonnerre. C'est la même voix intérieure par laquelle Dieu parle à nous tous. Elle peut parfois s'affaiblir jusqu'à cesser de se

faire entendre. Elle peut perdre son accent divin et se transformer dans la langue de la sagesse mondaine; mais, de temps à autre, elle reprend pour les élus de Dieu sa nature véritable et retentit à leur oreille comme une voix du ciel. Le mot instinct divin a peut-être un air plus scientifique et moins théologique; mais, d'un côté, il est une désignation peu appropriée pour ce qui est un don ou une grâce, seulement pour un petit nombre; et d'un autre côté, il est réellement moins scientifique, c'est-à-dire moins compréhensible, que celuide révélation personnelle. La question principale n'est pas de savoir si l'on doit nommer la foi d'Abraham un instinct divin ou une révélation. Ce que nous voulons surtout faire ressortir, c'est que cet instinct ou cette révélation a été communiquée exclusivement à un homme et transmise par lui historiquement aux Juifs, aux chrétiens et aux mahométans, en un mot, à tous ceux qui croyent au Dieu d'Abraham. Aussi ne fut-ce pas une simple faveur faite au patriarche; Dieu l'éprouva et le tenta avant de se confier à lui, il dut abandonner la foi de ses pères, abjurer les dieux que ses voisins et ses amis adoraient. Comme tous les adorateurs, il dut se résigner à passer pour incrédule et pour athée; dans notre temps même, on l'aurait jugé insensé si sur la foi de la voix intérieure il avait voulu sacrifier son fils, son unique. Ce n'est pas par un instinct, par des rêveries abstraites, ni par des visions enthousiastes, qu'Abraham reçut sa révélation particulière, mais par une foi qui formait sa personnalité la plus intime. Nous voudrions en savoir davantage sur cet homme; mais, quelque limitées que soient nos idées à cet égard, il est pour nous une figure sublime qu'une seule dépasse dans l'histoire. Nous voyons son zèle dans le service de Dieu; mais jamais ce zèle ne dégénère en esprit de dispute. Quoique Melchisédec adorât Dieu sous un autre nom et l'invoquât comme *Elioun* (le souverain), Abraham le reconnut comme un prêtre du vrai Dieu (*Elohim*) et lui paya la dîme.

Le nom d'Elohim lui-même prouve peut-être l'esprit conciliant d'Abraham. Elohim est un pluriel quoique le verbe qui s'y rapporte soit un singulier. On dit ordinairement que l'esprit des langues sémitiques admet l'usage du pluriel pour les idées

abstraites, et que, dans les passsages où Jéhova est nommé Elohim, ce pluriel doit simplement se traduire par « divinité. » Nous ne nions pas le fait, mais nous voudrions en avoir l'explication ; et cette explication, nous la trouvons dans les différentes phases que traversa l'idée de Dieu dans l'histoire de l'esprit sémitique. Eloah était d'abord le nom de Dieu, et comme il se trouve dans tous les dialectes de la race (le phénicien excepté), on peut avec quelque probabilité le considérer comme le nom le plus ancien de l'être divin, lequel fut adopté dans un temps où la langue primitive des Sémites ne s'était pas encore partagée en dialectes nationaux. Lorsqu'on employa ce nom au pluriel, il ne pouvait signifier, comme tout pluriel, que plusieurs Eloah, et un tel pluriel ne pouvait avoir pris naissance qu'après que les différents noms de Dieu fussent devenus les noms de divinités indépendantes, c'est-à-dire pendant une phase de polythéisme. Le passage au monothéisme ne put avoir lieu que de deux manières, ou bien en niant l'existence des Elohim et en les transformant en démons, comme firent les sectateurs de Zoroastre avec les Dévas de leurs ancêtres brahmanistes ; ou bien en prenant la chose à unpoint de vue plus élevé et en considérant les Elohim comme autant de noms inventés dans l'intention de désigner les différents attributs de la divinité, et qui, avec le temps, avaient perdu leur signification primitive.

Quels que fussent les noms des Elohim qu'adoraient les diverses tribus de sa famille, Abraham reconnut qu'ils désignaient Dieu, et ce fut ainsi q'Elohim, en tant que comprenant tout ce qui était divin, devint le nom par lequel un siècle monothéiste s'annonçait au monde. Jéhova réunissait tous les Elohim en lui, et ainsi il ne pouvait point y avoir de Dieu hors de lui. A ce point de vue, le nom sémite d'Elohim, qui paraît au premier regard offenser à la fois la grammaire et la logique, devient complétement clair et intelligible, et fournit la meilleure preuve que le vrai monothéisme ne pouvait s'élever que sur les ruines du polythéisme. Il est assez facile de tourner en ridicule les dieux des païens, mais la négation pleine d'indifférence des dieux de l'ancien monde, conduit bien plutôt au déisme ou

à l'athéisme qu'à la foi en un Dieu vivant, Père des hommes. On ne peut assez rappeler aux théologiens d'aujourd'hui les paroles de saint Paul : « Il a fait naître d'un seul sang tout le genre humain pour habiter sur toute l'étendue de la terre, ayant déterminé les temps précis et les bornes de leur habitation, afin qu'il cherchassent le Seigneur et qu'ils pussent comme le toucher de la main et le trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car c'est par lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être, selon que quelques-uns de vos poëtes ont dit, que nous sommes aussi de la race de Dieu. »

Si nous considérons le développement historique de l'idée de Dieu, en partant de ces prémisses, plusieurs des difficultés que M. Renan a tenté de résoudre par des raisonnements recherchés et subtils, disparaissent complétement. M. Renan, par exemple, met une grande importance aux noms propres sémitiques qui renferment le nom de la divinité, et croit que, comme les noms grecs Théodoros, Théodotos, ils prouvent l'existence de la foi en un Dieu. A notre sens, ils ne prouvent rien du tout. Tout comme en sanscrit Devadatta peut signifier « donné de Dieu » ou « donné des dieux, » de même tous les noms propres cités par M. Renan, qu'ils soient d'origine juive, édomite, ismaélite ou moabite, peuvent s'expliquer de deux manières. Le serviteur de Baal peut signifier le serviteur du maître, ou le serviteur des maîtres. Le don de El peut signifier le don d'un seul Dieu puissant, ou le don des Els, c'est-à-dire des dieux puissants.

Si notre idée du développement de l'idée de Dieu est juste, nous pouvons parfaitement comprendre comment l'intuition primitive de Dieu a pu se manifester de temps en temps, malgré cette phraséologie polythéiste, longtemps avant que Mahomet eût rétabli la croyance d'Abraham en un seul Dieu. La vieille prière arabe, citée par Abul-Tarag, peut être tout à fait authentique : « Je me consacre à ton service, ô Dieu, tu n'as point d'alliés, excepté ton allié sur lequel tu domines d'une manière absolue, ainsi que sur tout ce qui lui appartient. » Le verset de Zoheyr, rappelé par Caussin de Perceval, est en tout cas plus ancien que Mahomet : « Ne cherche pas à cacher devant Allah

tes sentiments les plus secrets; Allah connaît tout ce qui est caché. » Mais ces citations ne prouvent pas plus que l'instinct monothéiste soit général chez les Sémites, que des passages semblables tirés du Veda ne prouvent l'existence d'un monothéisme conscient chez les ancêtres de la race arienne. Nous lisons dans le Rig-Véda: « Agni sait tout ce qui est caché parmi les mortels; » et plus loin: « Le conservateur de l'ordre, Varouna, est assis au milieu de son peuple; lui, le sage, gouverne et voit de là toutes les merveilles. Il voit ce qui était et ce qui sera. » Mais nous apprenons précisément par ces hymnes que l'idée de la toute puissance, attribuée à un Dieu, n'excluait pas l'admission d'autres dieux. Le poëte, dans sa vision, en invoquant son propre Dieu, oublie les autres; et celui seul qui doit accomplir ses désirs resplendit dans une lumière brillante aux yeux de son adorateur, comme le Dieu souverain et unique.

La science des religions est encore jeune, et nous devons nous garder de gêner ses progrès par des opinions préconçues et des généralisations précipitées. Les cinquantes dernières années ont mis au jour, d'une manière surprenante, les documents authentiques des principales religions. Nous possédons les livres canoniques du bouddhisme. Le Zendavesta n'est plus un livre scellé et les hymnes du Rigvéda nous font connaître des états religieux plus anciens que les commencements de la mythologie dont nous trouvons les ruines dans Homère et Hésiode. Le sol de la Mésopotamie nous a rendu les idoles que les plus puissantes tribus sémitiques adoraient, et les inscriptions cunéiformes nous ont fait connaître les prières qui étaient adressées à Baal et à Nisroch. Avec la découverte de ces documents, commence une nouvelle ère pour l'étude de la religion; nous comprenons tous les jours mieux ce que l'apôtre Paul voulait dire dans son discours d'Athènes. Mais, comme dans les fouilles de Babylone et de Ninive, avant de songer à rétablir les anciens palais, il faut fouiller le sol avec lenteur et précaution, pour n'endommager aucune muraille, tout comme on examine avec soin toute pierre angulaire pour ne pas s'égarer dans ces sombres circuits, qu'on dégage avec crainte et tremblement ces monuments fragiles pour ne pas altérer leur forme et effacer leurs inscrip-

tions, ainsi le chercheur, dans le domaine de l'histoire religieuse, doit marcher avec précaution, pour ne pas se perdre dans un labyrinthe sans fin. Les débris sur lesquels il travaille sont bien plus précieux que toutes les ruines de Babylone, les problèmes qu'il doit résoudre, bien plus importants que l'éclaircissement de points contestés dans la chronologie de l'antiquité; le grand édifice qu'il espère amener à la lumière du jour doit être le vaste fondement du royaume de Dieu sur la terre.